

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNAIFF

ABONNEMENTS
France

Un an 4 f.
Six mois 3 f.
Trois mois 1 50

REDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS

Un an 4 f.
Six mois 3 f.
Trois mois 2 f.

Le PREMIER MAI

ORIGINES DE LA MANIFESTANCE

LE PREMIER MAI 1886 A CHICAGO



LE PREMIER MAI

Voici le Premier Mai revenu. Et tout est calme, nom de dieu ! D'un calme cadavérique. Un moment, le peuple plaça une foudrignole d'espoirs sur l'agitation faite annuellement à cette époque. La déception est venue ! Ces espoirs se sont évanouis. Et les chameaucratés jubilent du fiasco. Désormais, quand se ramène le Premier Mai, les jean-foutre de la haute n'ont plus la chiasse : ce jour-là, ils digèrent aussi paisiblement qu'il importe quand. C'est pétard, il n'en a pas toujours été ainsi ! A quelques années, le Premier Mai leur a foutu une sacrée trouille. Et, turlémeil aussi, par la même occasion, il a fichu du baume au cœur d'une kyrielle d'exploités.

Sans qu'on sache trop comment ça s'était opéré, cette date était devenue un signal pour tous les peupoles de la boule ronde. Il était entendu que, ce jour-là, tous tant qu'on est, on s'occuperait de nos affaires personnelles, — et non des oignons du singe et des gouvernants.

« Ça nous changeait un peu, foutre ! Ce jour-là, des pauvres bougres qui, d'un bout de l'an à l'autre, restaient attelés au collier de misère, trimant pire que des boeufs sous le joug, se redressaient, s'arrêtaient de bûcher, — et un rayon de soleil désenténébrait leur existence d'esclaves.

C'était épidémique, bondieu ! Et l'on voyait des mistouffiers, des trimardeurs, des rotisseurs de comète, des pilons, des sans-turbin, des dégoûtés de tout, jusqu'à des pauvres couillons d'avachis, des chiffres vivantes qui, ce jour-là, instinctivement se réveillaient de leur léthargie et se fichaient à vibrer à l'unisson des gas d'attaque.

Le Premier Mai prenait une allure frondeuse et batailleuse. On sentait la fermentation révolutionnaire mijoter au fond des foules. On se disait que cette suspension du turbin, accomplie à la même minute, d'un bout à l'autre de la terre, était quelque chose comme un appel et un signal de sympathie : « Hiss ! » des maçons préluant par une tension rythmique au coup de

collier nécessaire au soulèvement d'une pierre de taille.

Au Premier Mai, chacun, même le plus inconscient, se demandait :

« Quoi foutre, aujourd'hui ? »

Et la réponse était vivement trouvée : « Descendre dans la rue ! »

C'était le vrai joint, nom d'une pipe ! Prendre possession de la rue, le nez en l'air, faisant les événements, afin d'être sur le tas pour saisir l'occasion à la tignasse.

— 0 —

Ah, si le mouvement eût continué sans déviation, engréné comme il était, avec l'idée de grève générale qui s'y raccrochait naturellement, les bandits de la haute auraient pu y trouver un sacré civeu.

Heureusement pour les richards, les politiciens sociaux veillaient au grain.

Voyant la tournure que prenait la manifestation du Premier Mai, ils firent des pieds et des pattes pour l'endiguer.

Ils n'y sont que trop parvenus, les salopards !

Au lieu de la bonne et franche manifestation, en pleine rue, sans autre dada en tête que de faire la nique à la bourgeoisie, de se frotter aux gas inconnus, de se relouer dans le blanc des yeux, de se sentir les coudes, afin de jauger à la han si on est nombreux à vibrer à l'unisson,

Les socialistes à la manqué emmanchèrent des processions aux pouvoirs publics. Quelle trauducteurie ! Ça n'a rien donné et ça ne pouvait rien donner ! C'est-à-dire, je me blaise, cela est un résultat. Et un triste, non de dieu ! Ça a coupé la chique à l'alturo, protestataire et froudeuse du 1^{er} Mai, pour lui donner des airs de mandard électoral et de fumisterie politicienne. Et ce n'est pas tout !

Les serre-fesses et les serre-frein du socialisme à la manqué trouvent que processionner aux pouvoirs publics, c'était encore trop dangereux pour leur garde de sécurité. Pour lors, ils se démanchèrent et processionnèrent tout au long des rues. Ils se faisaient processionner afin d'enraver ce processionnement tout au long des rues étaient les inventeurs : ils se fontrent à scriener et à clabauder que le Premier Mai doit être la fête du Proletariat... et rien que ça !

Comme qui dirait la fête des vantes vides devant le buffet plus vide encore ! Cette rargoussasse roturière faisait rudement la halle des Jean-foutre de la haute, mais ils ne l'ont pas fait, se gardant bien de mettre le holt.

Pour un peu, les richards auraient payé les violons, afin que leurs protos se rémoussent ferme, car c'est danso d'ine ? Et le populo à mordre à la mançon que lui ont tendus les froux politiciens qui se sont fichés un masque socialard ; Et il a perdu l'habitude de fermenter au Premier Mai ! Et la clique de la haute n'en est pas fâché !

Mais, les Jean-foutre feront bien de ne pas se fier à l'eau qui dort. C'est pas parce que le populo s'est laissé empanner une fois que le régime des exploités est cimenté à chaux et à sable.

Que non pas ! C'est pas parce que une manifestation extérieure des aspirations du populo a été organisée que le courant révolutionnaire est endigué.

Que les charognards ne s'y trompent pas. La question reste entière ! Tant qu'il y aura de par le monde un pauvre bougre crèvant de faim, un homme manquant de blaise, Y aura du grabuge en perspective !

Ce qu'on eût pu faire

La manifestation du Premier Mai aurait pu donner de gâbeux résultats. Il aurait suffi pour cela que le populo ait eu l'initiative et qu'il ne se soit rapporté pas aux chefs qui prétendent lui donner la parole à gouverner pour décrocher le bien-être, qu'aux gouvernants qui veulent maintenir l'ordre. Il aurait fallu agir, occuper soi-même, hardiment, certainement, les pouvoirs publics.

Pour preuve de ce que j'avance, je vais faire un exemple sous le nez des bons bourgeois. Les faits, y a que ça de vrai ! Vous vous en souvenez, les camarades : quand les socialistes à la manqué allaient processionner à l'Aquation, le 1^{er} Mai, ils se raiaient jamais de réclamer aux "pouvoirs publics" la réduction de la journée de travail à huit heures. Et les "pouvoirs publics" se fontrent auant de la réclamation en question que bibi d'une croix d'honneur.

Et bien, y a un exemple, l'Angleterre, où — si on veut nous — en vingt-quatre heures, grâce à la manifestation du Premier Mai, la journée de huit heures eut été décrochée d'emblée, directement, — sans l'intervention ni l'intervention de la royauté.

Et outre, décrocher les huit heures n'est pas si coûteux qu'on voudrait nous le faire croire, — ce n'est pas la mer à boire ! Seulement, le fait n'est pas de demander des dépenses sociales et d'attendre, en attendant nos pannes, que les bouffes-galeries nous ponde une loi limitant la journée de travail à huit heures. — Ce qui, d'ailleurs, ne s'est jamais ni chagré ni froid car, en admettant que la loi réduisant les

heures de travail soit jamais votée, les patrons feraient ce qu'ils font actuellement pour la loi sur le travail des femmes, — ils la violeraient, aussi facilement qu'une giroune ouvrière.

Et, au surplus, comment espérer que le gouvernement, qui ne pas osé casser les lords capitales, serait jamais capable d'imposer nos volontés à ceux qui le menent à la baguette ? Les patrons pourraient toujours répondre : « Les questions de travail ne regardent pas le gouvernement, c'est affaire entre nos ouvriers et nous ! »

Et ce jour-là on se trouverait conillon comme devant, sans autre résultat que d'avoir gaspillé des efforts en pure perte. Ça nous faudrait donc continuer par ou nous arrivions di commencer ; par imposer directement nos volontés aux exploitateurs.

N'a pas à tortiller, c'est un mauvais système que celui qui veut que les amiettes nous tombent rieues du ciel gouvernemental !

Le jour où nous voudrions fermer les huit heures, nous n'aurons qu'à aller nous mêmes à l'usine, nous nous contrefaire et à quitter les ateliers et les usines, une fois huit heures de travail accomplies. Ce jour-là, y aura pas d'erreur ! Ni patrons, ni bourgeois, ni vaillants, ni minutes de plus, il faudra bien que les charognards motent les poncez.

Pour en revenir à la manifestation du 1^{er} Mai, un jour, à Londres, ce charognard fut un peu plus sage, car, comme les bourgeois disent le nez assez creux pour ne vouloir turbiner que huit heures, — et ça y était !

Ce fut le 1^{er} mai 1880.

Hyde-Park, cinq cent mille hommes et vingt mille femmes se mirent à marcher. On sentait bouillonner les coeurs et il suffisait que le mot — le mot de la situation ! — fut lancé pour que les « huit heures » fussent acquiescées.

« A partir de demain, nous ne travaillerons que huit heures ».

Si cette parole eût été lancée, c'était fait ! Si ce jour-là on avait dit au brandon au lieu de venir traîner sur ces chétes, le populo aurait fait le même et rien ne lui restait.

Les industriels, qui auraient pu opposer les patrons à l'initiative sociale de leurs ouvriers, n'en travaillaient que huit heures ?

Rien ! Un homme était en situation de prononcer le mot fatigué John Burns. La grève des docks venait de le mettre en vedette ; éminemment rebû, sa popularité était immense. Tribunal épatant, sa voix formidable s'élevait à un kilomètre.

Mais, déjà son révolutionnarisme déclinait. L'ambitieux poverito. Au lieu d'aller voir le surgenie, il se fit de la pôle de ça même et s'écria au populo qu'il n'avait qu'à rentrer chez lui et à attendre que les députés votent les huit heures.

C'est ce que dirent les manifestants ! Et du populo, qui voulait attendre, attendit toujours les huit heures... Si le compte des obtinon que grâce à l'intervention gouvernementale, il a sur la planche de longue jours de poroir.

— 0 —

Où, foudre, si le 1^{er} mai 1880, John Burns avait eu du lâchement et lui moins songé à la députation, la manifestation aurait donné des résultats plus beaux et immédiats.

Et c'est, parce que le populo avait agi ! Malheureusement, étant donné l'incapacité populaire qui entrait évidemment nos maîtres, nous fallut l'impulsion de cet homme — cette impulsion lâche et dévot, y a rien qui !

Que ceci nous serve de leçon, non de dieu ! Apprenons à avoir de l'initiative et à nous passer de mot d'ordre.

— 0 —

Quant à John Burns, un mot sur son caractère et son rôle en cette affaire, — mais non plus comme un héros populaire, — il est célèbre par son retournage de vote ! Il s'est laissé brasser la palle par les richards, et les Anglais, tout baptisé Jeddai Burns !

LES ORIGINES DU PREMIER MAI

Les guesdistes serinent sur tous les côtés qu'ils sont les inventeurs du Premier Mai.

C'est d'abord la clique de la haute. En 1880, au Congrès social de la rue Rocher, le fut décidé qu'un délégué serait nommé pour manifester au 1^{er} mai à Paris. C'est d'abord la clique de la haute. En 1880, au Congrès social de la rue Rocher, le fut décidé qu'un délégué serait nommé pour manifester au 1^{er} mai à Paris. C'est d'abord la clique de la haute. En 1880, au Congrès social de la rue Rocher, le fut décidé qu'un délégué serait nommé pour manifester au 1^{er} mai à Paris.

« Des l'abord, les grands pontifes du guesdisme se qui se font à Paris, ont été virent ça de mauvais côtés, ça s'est fait d'embellissement, sans presque qu'ils aient eu à intervenir dans l'affaire ».

Mais, il n'y a eu rien de tout cela. Pour charmer le mouvement qui se fit en gros de grabuge ; les crânes furent, on fit un gros de grabuge politique et une tournée dérivatoire.

« Ils n'ont que trop osé ! »

Alors, lui, personnellement, et ses biécops, de venir à Paris, pour élever le niveau de l'énergie populaire. « Voilà, pour le déraillement révolutionnaire, toute la responsabilité en retombant sur les guesdistes ».

D'autre part, quand ces moineaux se sont présentés les inventeurs du Premier Mai, ils ont été sacrés monteurs de coupe, et ils n'ont pu faire que de se faire un peu plus facilement des origines anarchistes que guesdistes.

Y a onze ans, pour le 1^{er} Mai 1888, les bons bourgeois des États-Unis tiraient des plans pour monter à cette date ; ils voulaient commémorer la Grève générale afin d'obtenir la journée de huit heures, avec la paye de dix heures, et ils n'étaient guère exigeants à ce point de vue sur les détails.

C'est vrai, seulement, comme ils s'y prenaient par le bon bout, ça pouvait les mener loin.

« Ils n'étaient pas assez jobards pour aller chercher les boss à la gouvernance et la supplier d'intervenir auprès des patrons pour leur imposer légalement la réduction de la journée de travail ».

Que non pas ! Ils opérèrent directement et c'est aux exploités eux-mêmes qu'ils tentèrent d'imposer leurs volontés.

Comme toujours, ce sont les socialistes à la manqué qui ont eu l'initiative, — car des passe-froid, c'est kif-kif les chenilles, ça pousse partout ! — qui firent rater tout.

A lieu d'activer le mouvement, les guesdistes ligèrent les bras de leur « Châtelain » et de leur délégué aux États-Unis. Ils pistonnèrent le populo, le bâillonnèrent jusqu'à plus plus pour qu'il reste calme et inoffensif.

Le populo qui le devint de coupé dans la palle. Ce fut un vrai désastre, non de dieu, car cette grève générale se présentait sous un bel aspect. Les gens ne s'en seraient pas tenus à se rouler les pouces comme des andouilles.

Hein ! grâce aux endormeurs, la cessation de travail ne fut que partielle. Les richards les plus marloles firent des concessions ; les uns acceptèrent les huit heures avec la paye de dix, les autres huit heures et la paye de huit, d'autres encore neuf heures et la paye de dix.

Il n'y eût qu'à Chicago où ça ronfia ferme : plus de 35,000 bons bourgeois se fontrent en grève. Et c'est grâce à eux que le mouvement eut été arrêté. C'est grâce à eux que le mouvement eut été arrêté. C'est grâce à eux que le mouvement eut été arrêté.

« Les bandes d'exploiteurs étaient précautionnées, ils avaient fait rappliquer des troupes de police pour empêcher les grévistes. Or, les policiers, c'est pas ça qui manque aux États-Unis ; ça y pullule ! si bien qu'en un rien de temps les patrons eurent sous leur coupe une centaine de grévistes bien avachés, pour rempêcher les grévistes ».

Tout eût été au mieux si les bons bourgeois ne grève se fussent roulés les poncez. Mais, loin de là, ils donnèrent à leur mouvement une portée de portée pour empêcher les grévistes. A la grève des airs de guerre civile.

Comme toujours, ce furent les patrons qui accélèrent le mouvement par leurs craquelures et leurs coups de 3 mai, 7 à 10 mille bons bourgeois eurent les bras devant les yeux de Charles, un de leurs plus grands bourgeois de Chicago, on le turcia à avoir pas cesse. Le populo qui était devant, mais il n'avait pas encore regardé le petit défilé et s'était contenté de leur les poncez.

Les « boss » s'étaient les salauds qui continuèrent à travailler malgré la grève. A un moment, sans rime ni raison, voilà les

roussin qui appliquent au pas de course. Sans dire un mot, sans la moindre avertissement, ils déchargent leurs revolvers en plein milieu de la rue.

C'est d'autant plus criminel que l'abus des manifestations en pleine rue ne sont pas interdites.

Turellement, y eût d'abord le répatement, et tout le monde de décambrer comme des lapins.

« Ça ne dura pas ! En quelques secondes, les bons bourgeois reprécipitèrent leurs sons ; ceux qui avaient des revolvers s'en servirent, les autres s'écroulèrent de peur. »

On se cararda un quart d'heure. Le peuple avait probablement fait capot les militaires si du tonnerre de la rue s'élevait doucement pour arriver toutes les heures de roulements armés de fusils à répétition s'amenerent au triple galop sur le terrain de la lutte.

Malgré tout son nerf, le peuple ne put pas y faire autre chose.

Combien y eût-il de turbineurs de mouches ? On n'y là jamais su !

Les grosses légumes n'ont pas pour habitude de faire le compte des ouvriers qu'ils massacrent.

« J'avais des anarches à Chicago, — y avait encore une superbe nichée et tous marchaient d'airain. »

Eh oui, théoriciens de Franco, qui êtes si à cheval sur les principes, voyez votre face : les anarchistes de Chicago ont tué pour être à huit heures » et « à grève générale ».

Il faut tout dire : les plus énergiques en sont morts.

« Pas plus n'étaient pas désintéressés, de mouvement ouvrier, n'avaient pas fait abstraction des groupements corporatifs, — comme cela n'est arrivé que trop souvent dans la vie de l'Europe, les socialistes de France ont les yeux « ouverts », aussi n'étaient-ils pas regardés de travers par les prolétaires syndiqués. »

Mendis que les socialistes autoritaires, terroristes par les masses du 3 mai, foiraient dans leurs sottises, les anarchistes faisaient les pieds dans le plat. Le lendemain, l'*Arbeiter Zeitung* de Cologne dit dans les colonnes de son journal : « Rédacteur, publiait un appel aux armées convainquant le peuple à une manifestation dans la rue, le jour 5 mai. »

L'appel fut entendu. Quinze mille bons bourgeois rappiquèrent au rendez-vous sur la place Hay-Market; Spies, Parsons et Fielden prirent la parole, perchés sur un ébar.

« Tant qu'il fut jour, les crapules de la haute avaient laissé faire, crainte d'être roués. Quant la nuit arriva, ils crurent le moment venu de recommencer — en plus grand. — le massacre de l'avant veille. »

« On vit le reste, — une bombe tombant dans les rangs des policiers... la lutte engagée à coups de fusils et de revolvers... »

« Puis, dans la nuit, la gouvernance fut arrêtée de misse tous les anarchistes dont elle avait les adresses : des centaines et des centaines furent entoilés. La plupart s'en tirèrent à bon compte. »

Furent seuls gardés pour la bonne bouche : Spies, Fischer, Engel, Parsons, Ling, Diandou, Schwab et Neese, — non pas qu'ils fussent davantage responsables, mais parce qu'ils étaient plus actifs. »

« Les grosses légumes ne recherchèrent pas celui qui avait lancé la bombe, s'ils l'eussent trouvé, ça eût contrecarré leur plan crapuleux : ils n'auraient pas pu assassiner des innocents. »

« C'est cela qu'ils voulaient, — et ils n'y réussirent que trop bien ! »

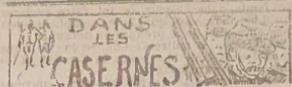
Spies, Fischer, Engel et Parsons furent pendus ; Ling, pour faire la nique à la police, se fit sauter la tête avec un cigare bourré de dynamite.

Quant aux survivants, après sept ans de bagne, ils ont été remis en liberté.

En 1893, Algeird, le gouverneur de Chicago, voulait savoir le mot de ce procès monstrueux ; il épicha les papiers légaux et se rendit facilement compte de l'innocence de tous les accusés. Alors, il fit un acte rare pour un type de son métier : il le mit en liberté pure et simple les trois survivants et, ne pouvant rendre la vie à ceux qui avaient été assassinés, ils réhabilita en publiant les résultats de son enquête, et en déclarant que dans un procès infâme, tenu, juré et jugé, avaient reçu le prix du sang.

« À manifester, des anarchistes ne s'en privent pas. »

« D'autre part, que des anarchistes, — aussi viciés par ce qu'on croit, — ne pouvaient rien faire de leurs idées en se mêlant à des agitations telles que les « huit heures » et la « grève générale ». Agitations qui se concrétisent, en fait, dans des « grèves d'avance », car c'est plus d'un mois auparavant que l'entente s'était faite sur la date : le Premier Mai ! »



Horreurs militaires

La semaine est féconde en atrocités de toutes sortes. Aussi comme il faudrait trop de papier pour raconter de toutes les monstruosités qui se dévoilent à l'ombre du drapeau, je m'en vais grappiller à la bonne franquette, au hasard des horreurs, — et il y en aura toujours assez pour remplir un gros dégoût.

Tout d'abord, je pipé quelques sentences prononcées par le conseil de guerre récevant à Cherbourg.

« Tu es un naseux, il y définit un pauvre bougre de troubadour, originaire de Paris. Bougre, tel est son nom, au mois de février dernier, quelques jours après les soustractions du trépas au sort, encore tout échauffé des bitures poulouillardeuses, songeait au 25 lignard. »

Dame c'était pas ce qu'il avait rêvé. Et, dégoûté, le troubadour un bout de quelques jours ne tarda pas à manifester, pour le plus grand dépit de ses chefs, quelque peu d'esprit d'indépendance.

« Ça eût un résultat : d'abord de la salle de police, ensuite de la grosse malle. »

C'est à la boîte que le gas eût foutu dans le tas du tournaïque.

« Étant au bal on lui faisait de l'écriture à la main son filigran à coup et dit au sous-off qui commandait le peloton : « Nap, je ne manœuvre plus, et ce n'est pas vous qui me ferez un bougre ! »

« Le sous-off, le sou-off, en grand lui connaît son métier et sait très bien de quelle façon s'y prendrait pour envoyer un troufon au conseil, mit le peloton au pas gymnastique jusqu'à ce que le bon dieu refuse, — ce qui, du reste, ne tarda pas. »

Rien que pour cela, les galonnards de ce peloton ont été au pauvre lieu cinq ans de travaux publics !

Mais, bon dieu, il temble que ce troubadour est resté dans la logique, puisqu'on lui a enseigné la manière « de tuer le plus possible. »

« Et puis, si le troufon s'était piqué le nez, il ne doit pas être plus responsable que ses chefs qui lui ont donné l'exemple de la soulographie. En effet, ce qu'ils se paient des bitures ! »

« D'ailleurs, l'alcoolisme n'est qu'une des conséquences inévitables du militarisme ; l'un ne va pas sans l'autre. »

Toujours au même Conseil de guerre. Cette fois c'est d'un déserteur qui s'agit. Lodyssée de ce pauvre bougre est tout plein.

À l'âge de quinze ans, le prévenu tuait volontairement son frère. Lui-même, devant le Conseil, a rapporté les circonstances qui l'ont amené à commettre cet acte :

« Nous étions embarqués sur un navire faisant la pêche à la morue, délégués à son bord aux environs de Terre-Neuve, par un jour de gros temps. Le ciel était très bas et le mer faisait rage. Mon frère voulait allumer sa pipe au réchaud du capitaine, dont j'avais la garde. Je lui fis remarquer qu'il restait très peu de feu et qu'il allait l'éteindre. Il se fâcha, me frappait. Je ripostai et lui donnai un mauvais coup à l'aide d'un contenu de cuisine. »

« Tai été plusieurs mois, — récit de cet horrible drame ; — à noter que ce fratricide tua son frère pour faire respecter son autorité momentanée. »

« Condamné à cinq ans de prison, comme à cet âge avec discernement, le malheureux fut envoyé en maison de correction. A vingt ans, il contracta un engagement dans la flotte »

et était versé à la compagnie disciplinaire d'Orléans, — l'enfer de la marine. Au bout de trois mois, on ayant caduré de toutes les couleurs, il déserta et s'enfuya à Londres. »

Le malheureux expliqua son escapade, puis y fit allusion d'un air qui ne le pas fourré aux équipages ou il avait régulièrement aller ; il ajouta qu'il voulait se réhabiliter, mais que ce lui était impossible au milieu de son compagnie disciplinaire.

« Ça va si qu'en à une couche ! Eh bien, malgré qu'il était fou de sentiments bourgeois, j'avais beaucoup militaire (la justice de justice), la traitée d'Orléans, de Frédéric, guère de mal, on avait lui par le vuca d'écrit. »

« Néanmoins, après quelque « paroles de défendeur du malheureux, le conseil a renvoyé l'affaire à l'enquête. »

Poutre, les camarades, je ne sais pas ce qu'il en sortirait de cette enquête, mais si elle dure aussi longtemps que celle que je vas débattre, le malheureux a encore le temps de s'irriter du sirup de grenouille et de s'envoyer des lettres.

Le conseil de guerre d'Orléans vient de prononcer l'acquiescement d'un nommé Miller, inculpé de désertion à l'étranger, et qui, après s'être « volontairement » remis aux autorités, avait subi à Orléans une détention préventive de six sept mois.

Héin, les copains, qu'est-ce que vous pensez de ces charges ? Mais, laissez moi dire un pauvre bougre dix-sept mois en cellule, alors qu'il habituellement, pour statuer sur le cas d'un déserteur, ça ne demande qu'une huitaine de jours ?

« Certains figures que les inquisiteurs galonnés qu'on maintient arbitrairement ce malheureux, pendant un an et demi, vont être inquiétés ? »

« Ouïes ! Des dates, mon colon, les coups ne sont toujours pas entre eux. »

Puis on fouina dans la Grande famille, plus on s'en est échauffé, (la fourmillière de horreurs et d'injustices, non de dieu !)

« A tel point qu'il y a eu de troubles qui ont provoqué la mort de six soldats dans la mort pour s'être piqués les libérateurs. »

« À Evreux, un jeune troubadour de la dernière classe, Armand Mangeat, s'accrocha dans un échouer de la caserne. »

« Gramé le pauvre, ça n'aurait pas été dans chacune de ses lettres qu'il terminait à ses parents, le pauvre gas laissait percer un vil échauffé. »

« Gramé le faire au métier ; il a préféré en sortir d'un seul coup. C'est bougrement triste ! »

« À Angoulême, un artibombé, Léonard Burben, du 21^e régiment, n'est jété par la croisée du troisième étage, à la caserne. »

« Perchonné net, non de dieu ! »

« La raison ? Toujours la même : les joles du métier ! »

« Ça ne s'arrête pas là, foutré ! Y en a encore, mais ces choses là sont toutes le plus sceleratement possible. »

Dame ! ça se comprend. Au moment où le respect s'en va, où le prestige de l'armée scolaire de l'armée tout son camp, il est de tout intérêt pour les culottes de peau de mettre un bouclon sur ces ignominies.

Gains du régime

La semaine a manqué être mauvaise pour les timoniers de l'Etat.

« Je n'ai manqué, non de dieu ! »

En effet, sur deux attentats perpétrés, l'un contre un président de publique, l'autre contre un roi, y a eu deux ratés.

C'est un revolver que le président de la République a eu en la tête et qui s'est éteint. Et, si il n'a pas été touché, ni même égratigné. Seule, la liqueur du moussieu a étrenné d'un bria de moussieu présidentielle.

En Italie, c'est au contraire ce qui s'est passé : le roi Umberto se faisait trimballer à Campanelle on avait lieu des courses de canassons quand, à mi-chemin, un prolo s'approcha vivement de la guimbarde royale et lança un coup de pistolet contre le roi qui restait équilibré en se dressant debout dans la carriole.

Turellement, le roi a fait parade de courage : à tous les larbins qui sont venus le féliciter il a serré un bâillon qui tenait en réserve et a serré que « les attentats sont les petits gains du métier royal. »

L'auteur du coup a été pipé sur le tas. Il a

nomme Pietro Acciarito et est âgé de vingt-quatre ans. C'est un ouvrier forgeron qui, sans tarder depuis quelque temps, s'était fichu sur le triarid.

Comme de juste, les crapules de la haute ont voulu voir dans cette histoire un complot anarchiste et ils ont été plus trops du cul et plus salués les uns que les autres.

C'est ainsi qu'un imbécile prétend avoir relevé sur le poignard d'Acciarito un A et une croix, ce qui, à son croire, signifie « anarchie et mort ». Puis, pour corser sa bourde, il ajoute que sur le poignard de Caserio y avait aussi un A et une croix.

Conclusion: Acciarito est un conjuré, — et un conjuré anarchiste, ce qui est le plus gonflant!

Avec de nez, un pareil raisonnement paraît le comble de la pantoufflerie et on traite d'imbécile celui qui le débite.

Pourtant non, c'est pas un imbécile, — ou, s'il l'est, c'est que des malins lui ont soufflé ce qui le quodoué.

Y a que la police pour inventer de semblables bourdes. Elle a un but: ses mensonges embrochant la revue populaire, coupent la chique à la réflexion.

Et le peuple: si, au premier moment, le populo qui, si inouïtement qu'il soit, n'a pas mauvais cœur, avait eu du crédit, est un pauvre gas que la misère a poussé à son acte, il aurait eu de la pitié pour lui.

Mais, ce n'est pas ce que voulaient les crapules de la haute: ce qu'ils ont profité de l'émotion causée par l'attentat pour fiche les nigauds utiles en colère et les lancer contre les anarchos et les sociaux, en sortant en once dans le creux des oreilles, ce qu'étaient ces vrais auteurs de l'attentat.

Et, à Rome, un tas de jobards du populo, incapables d'alliger deux idées à queue leu-leu, ont coupé dans cette infatigable crapulerie: ils ont cru ce que faisait raconter la police et, au lieu de lui taper dans le nez, ils sont partis en guerre contre les anarchos et les sociaux.

Y a pas eu de défilage, nom de dieu!

C'est surtout au journal *Avanti*, un canard social légalitaire, que les manifestants s'en sont pris — parce que c'est un plus gros morceau, simplement.

Ah, si ces nigaudouilles enragées avaient pu escouffer quelques anarchos, voire même quelques vulgaires sociaux à la manqué, la police eût jubilé!

Dam, c'eût été autant de moins. Heureusement, ça s'est borné à quelques tapageonnages qui n'ont pas tiré de conséquence.

—

Maintenant, les brillards qui gueulaient après les anarchos et les sociaux peuvent se rendre compte combien ils ont ou tort do se foutre en rogne après eux.

Acciarito a été et démontré que la misère seule a armé son bras.

C'est donc contre la misère que les enragés manifestants auraient dû partir en guerre.

Que ne l'ont-ils fait!

Et même, que ne le font-ils, nom de dieu! Car, il est encore temps.

Du coup, y aurait rien à dire contre y aurait qu'à applaudir et à embêter le pas.

Ah about, les pauvres couillons ne bougent plus! Leur forceur du premier moment était artificielle: elle est tombée, kif-kif une soupe au lait, quand les roussins qui les avaient excités ont jugé inutile de continuer à leur monter le bobéchon.

—

Ceci dit, causes d'Acciarito: dès que les roussins lui eurent fichu le grappin sur le râble il eut un sourire désagréable et dit: « Je n'ai pas réussi, tant mieux pour lui! »

Inutile de dire qu'on le ficela prie qu'un saucisson et que c'est dans cet état qu'on le trimballa à la prison où il fut interrogé à fond.

Ses réponses sont caractéristiques, les voici, telles que le *Temps* les a données:

« Quand le questeur lui demanda sa profession, il répondit:

— Affamé!

— Comment y dit le questeur.

— Certainement, reprit Acciarito; il y a longtemps que ça me cause, nous condamnés à mourir de faim; aussi, aujourd'hui, les masques, les barbiers, les menuisiers et les serruriers, comme moi, avons changé de profession; nous avons tous la même, nous sommes des affamés.

— Ou demeurez-vous?

— Oh voulez-vous que demeure un pauvre diable comme moi? J'avais une petite boutique; j'ai dû la fermer. J'ai frappé à toutes les portes

sans trouver un chin qui voulait m'aider. La faim est maudite conseillère. Aujourd'hui, en voyant tant de gens riches et heureux allant jouer de la belle journée, le ventre plein, nous sommes et en regardant le roi donneait 34,000 francs à un cheval vainqueur, alors qu'à moi personne ne donne un centime, la colère m'a pris et j'ai fait ce que j'ai fait ».

Pour ce côté, d'après des opinions théoriques sur l'agencement social, Acciarito n'en a aucune. Les interrogateurs l'ont pris par tous les bouts dans l'espoir de lui faire déclarer qu'il est anarcho et qu'il a des complices: y a pas eu de chance de le prendre en défaut.

Malgré ça, la police s'est fichue en campagne pour fouiller au bloc toute la famille et les amis du pauvre bougre.

Dans le tas, pas un n'a pu être soupçonné d'avoir des idées anarchobotes.

Acciarito a donc raison: il n'est qu'un AFFAMÉ!

Mais, nom de dieu, un affamé pas ordinaire! Y a pas beaucoup d'affamés semblables. Habituellement, les crève-la-faim se contentent de mendigoter un quignon de pain et une soupe écumante, et de pincer aux assies de nuit ou sous les ponts.

On dit bien que la faim fait sortir le loup du bois, — pour ce qui est des loupes, ça se peut, mais n'a pas eu que est des hommes, c'est une autre paire de manches: la faim tue les initiatives, coupe la chique aux énergies et c'est pas les malheureux qui ont le sang froid et les reins vides qui peuvent être vigoureux.

Et puis, faut tout dire: les jean-toutre de la haute serinent trop que l'homme est une bête féroce!

Mais, pas vrai! L'homme est une bonne bête, tout ce qu'il y a de plus bonnaise!

Et tout le prouve, nom de dieu!

Et les chameaucrates ne s'en portent que mieux.

Ainsi, parmi les types qui l'autre jour manifestaient à Rome contre les anarchos et les sociaux, y avait peut-être des décharnés qui n'avaient rien dans le corps depuis la veille.

Et ils trouvaient mal qu'Acciarito, qui se trouvait dans le même cas, ait mis des façons un peu brutales à réclamer la soupe et le bœuf, — pas même la poule au pot!

La Chanson des Houilleux

Par JULIA LOCV.

Air: *Hommes noirs, d'où sortez-vous?*

— Hommes noirs, d'où sortez-vous?

— Nous sortons de dessous terre.

Nous vivons au fond des trous

Dans la mine délicate.

De l'aube à l'heure du sommeil,

Dans l'ombre, ayant pour unique soleil,

L'étoile de la lampe solitaire.

Du matin au soir, nous nous travaillons,

C'est nous qui cherchons

Houilles et charbons.

Afin d'enrichir messieurs les patrons.

— Hommes noirs, où fuyez-vous?

— Nous nous sauvons de la mine.

Le mot fauche dans les trous;

Le grisou nous extermine.

Ainsi, à un nombre incalculable de nuits,

Fondant sur les travailleurs dans la puite,

Il va mettre en deuil plus d'une chaudière

Et, pourtant, demain, nous redescendrons.

C'est nous qui cherchons

Houilles et charbons.

Afin d'enrichir messieurs les patrons.

— Hommes noirs, que gagnez-vous?

— A bûcher ainsi sous terre?

— A trimmer au fond des trous,

Nous gagnons de la misère.

C'est nous qui cherchons

La famine, hélas! chez nous vient s'associer

Et quand nous rentrons, notre cœur se serre

De voir nos petits vêtus de haillons.

C'est nous qui cherchons

Houilles et charbons.

Afin d'enrichir messieurs les patrons.

quelques pauvres bogros; aussi trois prisonniers ont été fichus au clois à Saint-Nazaire.

On les accuse d'un tas de trouaderies qu'on reconnaît inexactes avant la fin de la semaine.

Mais Folléqueura voyage en paix, — puis-que la police a fait des siennes.

Enfin! — Le copain Guyard, ex-gérant du *Libérateur*, vient de partir, car la Santé après deux cent-cinquante jours de détention. Ce que c'est d'être en république!

Où mène la Politique!

La Politique, — la maudite Politique! — est le grand élément de discorde pour le pays.

(Ça, les copains, faut bien se le fourrer dans le citron.

Et surtout, tâcher de le faire comprendre aux bons bogros qui sont encore embrochés de politicielleries.

D'ailleurs, pour s'en convaincre, le seul effort à faire est d'ouvrir ses lucarnes, — et de relouquer le spectacle social.

Que les bogros aient, foyers d'honnêteté, que en pincent encore pour la politicielleries, ce n'est pas à dire les yeux, — et ils verront clair, nom de dieu!

Sans remonter au déluge, rien qu'en se remémorant les incidents qui ont marqué le mouvement social ces vingt dernières années, on a un sacré échantillon du mal que la Politique cause aux pauvres.

Y a quelque quinze à vingt ans, les divers clans sociaux existaient — presque comme aujourd'hui, — seulement l'ambition n'avait pas germé chez les individus. Aussi convenaient-ils en chœur, avec les légères chamaileries qui ne tirent pas à conséquence et sont l'assainissement de la existence humaine.

(Ça aurait pu durer ainsi jusqu'à la crevaison de la société bourgeoise si la Politique n'était venue foutre la discorde entre les sociaux.

C'est les guesdistes qui commencèrent les chichis: jusque-là, tous les sociaux avaient une sainte horreur de la bourgeoisie et les convenaient pour le parlementarisme était un sacré poison.

Les guesdistes, à qui l'ambition poussait, firent des pieds et des pattes pour entaîner les révolutionnaires.

Seuls, les anarchos ne voulurent pas se laisser embobiner.

Première scission!

La seconde ne fut pas longue à venir: les collectos se coupèrent en deux, les socialistes et guesdistes, — toujours pour des querelles de boutique, des rivalités d'ambition.

Dès lors, on fut en pleine saison de chicanes: les possibilos se partagent en broussistes et allemandistes et, un peu partout, les anciens copains se relouaient en chiens de fente, — parce que l'un prêtait l'oreille à tel ambitieux et l'autre gâchait davantage l'ambitieux du coin.

—

Seul peut-être entre tous, le clan guesdista avait l'idée: il allait: il voulait arriver au pouvoir et y a pas de renoncement qu'il ait arrêté.

Peu nombreux, à cheval sur leur autoritarisme, adoratant Karl Marx, il ne leur fut pas difficile de restor agglomérés.

Eus, avec le temps, comme ils assaisinaient toute occasion de se poser en pontifes et en représentants uniques du prolétariat, on coupa dans cette comédie et on les prit au sérieux.

Alors, tous les merles qui avaient de l'ambition au ventre et un poil dans la main, se dirent que pour arriver à brouter à un râtelier ou à lâper à une auge, il fallait, de toute nécessité, se foutre à la remorque des guesdistes.

Et c'est ce qu'un tas de jean-fesse n'ont pas manqué de faire!

C'est ce qui explique pourquoi, à l'heure actuelle, il possède des championnos guesdistes aux quatre coins de la France. Ça n'a pas, se disent que pour arriver à brouter à un râtelier ou à lâper à une auge, il fallait, de toute nécessité, se foutre à la remorque des guesdistes.

Et c'est ce qu'un tas de jean-fesse n'ont pas manqué de faire!

C'est ce qui explique pourquoi, à l'heure actuelle, il possède des championnos guesdistes aux quatre coins de la France. Ça n'a pas, se disent que pour arriver à brouter à un râtelier ou à lâper à une auge, il fallait, de toute nécessité, se foutre à la remorque des guesdistes.

Et c'est ce qu'un tas de jean-fesse n'ont pas manqué de faire!

Entrava qu'ils aient du bagout et de la débauche, de façon à tournerbouter les électeurs, il s'en faut pas plus: ça suffit pour être un collecto épanté!

Ce serait trop long à raconter comment les plus marquants de nos collectos actuels en sont arrivés là. Trop long, et aussi, trop obscurois! Ça serait une histoire à vomir tripes et boyaux.

Et tout ça parce que la maudite politique a

A COUPS DE TRANCHET

Inévitable. — L'ex-tanneur Folléque, qui nous tanno bogroument plus que les peaux qu'il n'a jamais tannées, est allé balader sa tronche dans l'Ouest.

Ça ne pouvait pas se passer sans avaros pour

fait entrer à ces birbas le moyen de faire leur trou dans la garce de société actuelle et d'y vivre à rien foutre, aux crochets du populo.

Ah, la Politique ! quelle vacherie. Quand donc le populo sera-t-il assez marloie pour fêcher la Politique au rancard et les politiques aux chiottes ?

J'ai dit que la Politique est le grand clément de discorde populaire.

Quand on se sert à des copains une preuve nouvelle, relouons ce qui se passe à Albi ou blanquistes et gueuistes sont en train de se bouffer le nez.

Comme bibi est désintéressé dans la querelle, — puisque c'est deux clans de politiques qui sont en guerre, — je vas en jaspiner les incidents, sans m'emballer, ni pour L'Autre, ni pour l'autre :

Dimanche 18 avril a eu lieu à Graissac (Hérault) le congrès annuel de la Fédération du Tarn, de l'Aveyron et de l'Hérault. Cette fédération se compose de syndicats ouvriers et de groupes politiques de socialistes-clairistes. Le ministre devait assister au congrès, mais ayant eu vent du grabuge que ses copains m'ajoutaient il s'est abstenu d'y aller. De la sorte, son prestige n'a pas été égratigné, — ce qui eût pu nuire à son projet de car les pros d'Albi ne l'ont guère à la bonne.

Comme jusqu'à ce jour, la Fédération était dirigée par les blanquistes, le Syndicat des verriers d'Albi, aidé de frères gueuistes, avait refusé de payer ses cotisations. chose rigolote, tant que dans la grève des verriers, le syndicat qui ne touchait pourtant pas de cotisations des verriers en grève, mais qui avait travaillé très bien avec tout le monde, versé à la Fédération rubis sur l'ongle. Mais, quand les verriers qui turbinent à l'édification de la verrerie commencent à verser à leur syndicat, le bureau de ce syndicat ne veut plus rien casquer à la Fédération qui, devant pareille mauvaise volonté, le considéra comme démissionnaire.

Après le départ des collectes, au conseil d'après le Conseil d'Administration de la Fédération (composé des délégués de chaque groupe d'Albi), pour les sympathies qu'il manifeste en faveur des verriers, le bureau de la Verrerie ouvrière, ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir pris fait et cause pour ces victimes dans la *Voie des Travailleurs*. En outre, ils ne veulent d'avoir exposé la *Départ*, le quotidien bourgeois radical qui a gagné l'adhésion officielle des collectes, — et dont le correspondant albigois est un gueuiste de premier marque.

Sur toutes ces raisons, une cabale gueuiste fut manigancée contre les blanquistes de la Fédération.

Et d'abord, dès l'ouverture du Congrès de Graissac, les gueuistes firent à la parole deux délégués de syndicats nouvellement formés à Albi : le syndicat de l'habillement, dont le délégué était Subra et le syndicat des non-professionnels, dont le délégué était le camarade Valette.

Après cette petite expulsion déguéulasse, les gueuistes se voyant maîtres de la situation, n'y ont pas été par quatre chemins : ils ont décidé tout d'abord de faire un conseil général que celui-ci, après deux heures de chamailleries, écœuré du parti-pris gueuiste, s'est retiré, suivi des groupements ouvriers d'Albi (sans un seul) et de divers autres groupes.

Sur ce, le président lève la séance et déclare le congrès clos et renvoyé à une date ultérieure.

Il n'était pas le plan des gueuistes qui sont restés et se sont considérés comme le vrai congrès, — le seul, l'unique ! Ils ont commencé par voter une chienne de blâmes à l'ancien conseil fédéral, après quoi un nouveau conseil a été institué, puis il a été décidé de transporter à Carmaux le siège de la Fédération, ainsi que le journal la *Voie des Travailleurs*.

C'est surtout ce dernier point qui leur tenait au cœur aux collectes : en ayant le journal dans les patois, à Carmaux, ils sont sûrs de faire un excellent outil électoral, — et ça ne sera pas du luxe car la réaction de Jaurès a bougerment besoin d'être soignée.

Le lendemain, les gueuistes se transportèrent à Albi, envahirent le local de la Fédération et, d'autorité, prirent possession de tout le bazar.

Le lendemain, mercredi, les pros albigois s'emparèrent à leur tour des locaux et du matériel de la Fédération.

Sur ce, la police, qui n'avait pas pipé mot quand les gueuistes avaient vidé le local de la *Voie des Travailleurs* légal, — malgré qu'il ait porté plainte, — et ce n'est pas ce qu'il a

fait de mieux ! — est vivement intervenu quand les pros albigois ont eu le dessus sur les gueuistes.

La question serait-elle déjà collectivisée ? Pour mettre blanchistes et gueuistes d'accord, le quart d'ail a posé les scelles sur le local fédéral et c'est le tribunal qui va prononcer, le 1 mai, qui a tort ou raison.

Dès maintenant, de toute cette chicanerie, qu'il raconte au long, afin que les bons bougres sachent exactement de quoi il s'agit, la conclusion qui en découle est exactement ce que je disais en commençant ma tartine : la Tarte.Politique.que nous tue !

Résultat policier

Un entrepreneur de peinture d'Amions, Leroux, avait pour commis métreur un anarcho, Merlin, que la police bassinait de trente-six mille façons, comme c'est devenu sa salubrité.

Les pointeaux passaient et repassaient chez le singe, demandant des tuyaux sur Merlin, à quel endroit il allait aux chiottes, combien de choppes il buvait par jour, et patati et patata. Y a des gas qui rigolent de ce bassinement policier, y en a d'autres que ça fout à ressus, et ça fout à ressus de ces derniers.

Il y a quelques jours, énervé par l'espérantisme surveillance dont il était victime, il eut une légère prise de bec avec son patron qui, à pareil spectacle, lui dit : « Vous foutrez le camp à la fin du mois. »

Merlin depuis lors, n'en continua pas moins à turbiner.

Un jour matin, le patron engueula salement son homme de peine, sous prétexte qu'il n'avait pas balayé assez chouette. Ça se passait devant Merlin, dont les nerfs se crispèrent à pareil spectacle.

Peu après, le singe envoya son métreur à l'école Saint-Joseph où l'on badigeonnait à lire-à-rire.

Le singe y amena vers les neuf heures et il se trouva nez à nez avec Merlin, dans un dorlot du troisième étage.

— Ça va-t'il ? interroge le patron.

— Ça va-t'il ? me dit-il en me regardant aujourd'hui, la police à Merlin. Voyez-vous la façon avec laquelle vous avez attrapé cet homme ce matin m'a mis hors de moi !

— Il me commande mes hommes comme il me plait, affirma le singe. Cela ne vous regarde pas, allez-vous en !

Du coup, Merlin, tout à fait à cran, tira un revolver de sa poche et fit feu sur le patron, sans l'atteindre ; celui-ci eut la veine de se fuiter sans recevoir une égratignure.

Quant à Merlin, il s'esbigna à son tour, sans se presser. Dans la cour, il croisa un prolo à qui il dit :

— Salua ! Je ne l'ai pas tué, mais ça me coutera cher !

Lorsque la police se fut soulevée, il était loin, — et elle n'a pu lui fiche le grappin dessus.

Le mardi matin, tous les gas couchés sur le grand livre de la police et prétendus anarchos ont été perquisitionnés.

C'est idiot ! Neuf et dix de toute évidence que si la police n'avait pas canulé Merlin, si son patron ne l'avait pas oxaspiré, il aurait continué à faire son boulot sans arias.

Billarde Rémoise

Reims, le 25 avril 1907.

Mon vieux Peinard,

Il nous est donné parfois, dans le cours de la vie déguéulasse que nous a forgé la garce de société actuelle, d'éprouver quelques instants de plaisir.

Et, nom de dieu, hier soir, une foudrante de copains ont passé un quart d'heure vraiment rigolard. Or, prêtard, en mijotant cette billarde, j'en ai encore un peu du ventre qui en tressaute comme un cabri.

Figure-toi que les démoc-crétins avaient manigancé une réunion contradictoire, avec affluents et tout le tremblement nécessaire pour y attirer le populo.

Cela, en somme, n'avait rien d'épatant. Mais, ce qui pimentait la saute, c'est que ces pro-

quants avaient cru bon de se servir, à cette occasion, d'une ganache dont nous l'avons entretenu le séméno doré, c'est-à-dire du fameux Boucher.

Le type n'avait rien trouvé de mieux que d'insinuer aux gourdfils de crétins que lui soi — et c'était plus qu'assez ! — suffirait à nous ingurgiter une purée capable de nous foutre une colique foudroyante.

Ayant été mis au courant des intentions de ce fournaudin, tu penses si nous avions préparé nos bouxys ! A l'heure dite, nous arrivâmes de copains en copains, nous en eûmes plus au tant depuis longtemps — radinaient à la réunion, avec l'intention fermement arrêtée d'en avoir pour leur argent et de se tortore comme des lézards en vaquilles.

Tout d'abord, le terrible et grand admirateur de Léo Taxil — du Taxil caféardier, — Boucher, brillait par son absence.

Dam, on brille comme ça peut ! Et, en fait de démoc-crétins, il aurait fallu les couper en deux pour en dénicher vingt-cinq. Ils ont eu un mal de chien pour confectonner un bureau.

Après ça, le démoc Payan se mit à pisser quelques godeleries sur les cantines scolaires. A son croire c'est le noc plus ultra des revendications protestataires de ce jour où le populo aura des cantines à lire-à-rire, il n'aura plus rien à réclamer — son bonheur sera plus que complet !

Le camarade Thomas répliqua, démissionnant à une toutes les balourdises de messieu Payan, — et ça aux applaudissements de toute la salle.

« Je me fous pas mal, dit-il en substance, que mes tenants puissent égringoter une gamelle que mon exploitateur ne demande pas mieux de remplir, sachant d'avance qu'il se rattrapera toujours sur ma peau en me volant dix fois la valeur de la gamelle avec d'autant plus de facilité que sa philanthropie m'aura rendu bonne pâte. Ce que je veux, c'est qu'il n'ait plus d'exploiteurs, afin que petits et grands puissent bouffer leur plein ventre ! »

Avec le copain Lepêtre la réunion prit une tournure démodée, et les camarades se précipitèrent sur les trucs qu'employent les démoc-crétins pour s'infiltrer dans le peuple et lui montrer le bobèche.

« Vos moyens, dit-il, sont faciles à définir : vous vous servez de la galette, dont vous avez des tas, comme un chéri, pour licier les patois à une foule de malheureux. Par ce système vous arrivez à vous maintenir éternel donné que les malheureux que vous embrouillez sont tellement abusés par vous, qu'ils ne peuvent comprendre l'avantage qu'il aurait à marcher avec les libertaires pour détruire le germe du mal.

« D'autre part, vous achetez les intelligences, dès que vous les voyez surgir dans les milieux ouvriers. Et la preuve en est flagrante ! Ce Boucher qui devait venir ce soir nous pourfendre et que la réflexion a fait torturer comme un lapin n'a-t'il pas été acheté par vous ? »

Et le camarade conclut en disant qu'il considérait les démoc-crétins comme des fourbes et des croquants, tout au plus capables d'empiéter la confiance des travailleurs, mais jamais d'apporter aucun remède à leur situation.

Patatrac ! Le copain n'était pas encore assis qu'un autre zélateur du camarade Libert, tenait déjà le crachoir et se fonda aussi d'un abattage en règle contre les manigances crétines.

C'était un vrai beurre ! Grimbert, qui jaspait pour la première fois on public, mit un sacre entraîna pour dire aux sales types qu'ils n'ont pas qualité pour parler au nom du populo et que, d'ailleurs, ce populo saura les envoyer rebondir, eux et toute leur escouade, au jour prochain de la grande lossive.

Oh ! là là, oussu'est ma lorgette pour contempler le tronche que faisait la poignée de crétins présent !

Tu ne peux pas, mon vieux Peinard, te faire une idée de ça.

Enfin, s'apercevant de leur flacco monumental — ils se levèrent — les assistants s'empresèrent de lever la séance et de décailler.

Riches soirée pour la propagande de nos idées ! Nous avons fait d'ailleurs de beaux coups : nous avons longuement jaspé sur ce que nous voulons et ensuite nous avons exécuté un sale personnage, dont la peur nous avait éviscérés.

Faudrait que tous les jours ressemblent à celui-là !

UN PEINARD.

LE PÈRE PEINARD
PROVINCE.

Vacherie d'exploiteurs

Bourges. — Les pauvres bougres occupés à la fabrication des rails de tramway qui rouleront prochainement à Bourges ne voient faute pour le maître saïaire que leur abolir les entrepreneurs.

Ces saïes mecs — aiés de leurs non moins malpropres ingénieurs — ne perdent pas l'occasion d'exploiter à tire-larigot la foultitude de prolôs qui sont sur le pavé.

Un semaine dernière ils en ont donné une bien triate preuve :

Des bons bougres déchargèrent des rails d'un bateau, sur le canal. Ce torbin n'cessait à peine huit prolôs, mais un ingénieur en excébra l'exécution par quatre seulement. Tout au long, les turburines y'rent, et les prolôs furent de renvoi immédiat, finalement ils excébrèrent les ordres du charognard.

La besogne n'était pas à moitié faite que les pauvres bougres n'en pouvaient plus. Si bien qu'à un moment donné, le charognard décolla que, mais à trois d'entre eux et, le plus coudé, — le malheureux quatrième, — eut la main prise et écorchée sous le rail.

Voilà donc un prolô atigré pour toute sa vie !

On'en résultera-t-il pour l'ingénieur, le seul coupable, le seul responsable ?

Le maître continuera ses charogneries en toute tranquillité. Et ça sera ainsi : le continuera à assassiner les pauvres bougres qui lui tomberont sous la coupe jusqu'à ce que ces diaboliers refassent carrement de se laisser faire.

Si, quand les trois prolôs ont va la patte de leur quatrième copain crevé, ils avaient le droit de demander l'oumpie à l'ingénieur — et lui avaient prouvé que les quelques kilos de viande non désossée qu'ils ont au bout des bras n'ont pas encoré été fondus et aromatisés par les rails, — ils auraient tantinet assoupli.

Au lieu de ça, les pauvres bougres se laissent écorcher et tème saigner sans rouspéter.

Pour un peu ils diraient merci, plus ça change !

Or donc, pour qu'ils se les exploitiers mettraient-ils des dents ?

Frasques de cafards

Brignolles est un patelin du Var où les raticions tâtchent de s'enraciner pire que le chendient.

Un missionnaire étant venu y prêcherder pour le carême, une procession fut décidée pour le lundi de Pâques, à l'effet de planter une croix.

Nom de dieu, mieux aurait valu planter des choux et semer des raves !

Mossieu le maire prit un arrêté interdisant la procession. Mais il avait à faire à plus finaud que lui : le dimanche de Pâques, le missionnaire, du haut de son ergogroir, gueula que si la procession était interdite pour le lundi, elle ne l'était pas pour le dimanche. Y avait donc que les processionnaires illez et dévotés se fussent en deux rangs d'oignon ot je processionne. Et la mascarade se dévina à travers le patelin, le missionnaire et les dévotés les leurs et les processionnaires hurlant à pleins poumons : « Vive leierge ! vive l'Eglise ! vive le prêtre ! vive le saint pontife ! vive Jésus ! »

Dans cette litanie boufoque, Jésus s'amena bon dernier !

L'arrellement, la croix à été plantée sans que personne y ait eût mis le holà.

Bon Dieu, c'est été des anarches à qui l'en-ve fut venu de ne balancer ni un rang d'oignons dans la rue, sous prétexte de planter d'importe qui, au malheur des pandores et les roussins n'auraient pas tardé à y mettre le holà.

Mais voilà, ce qui est permis à la vermine noire est interdit aux bons bougres, — c'est ce qu'on appelle l'égalité républicaine.

Une belle ochochonnerie, entre nous soit dit !

Platitude ouvrière!

Charleville. — Mercredi dernier, sur le soir, vint qu'une potarade formidablement foutait le patelin sans dessus dessous.

— C'est, y les trois, qui viennent nous bombarder ? Interrogé un chacun.

Non, foutre, n'était pas ça ? C'est n'était qu les forçats du bagné Deville et Patiteite qui présentaient un bouquet et un bronzé d'art à leur exploitier. A l'occasion de sa nomination au grade de chevalier de la légion d'art d'honneur.

C'est fêchire pas bini qui trouvera à redire qu'on marque les patrons nommés dans les montons pas pour ce qu'ils ne sont pas.

La légion prétendue d'honneur est un honneur. Au moins on sait à qui on n'a fait ça.

Or, ces ordres de mérite et le prix, s'il leur fait graisser les patres villosnelles, pourquoi regarder-ils à la dépense ? C'est leurs prolôs qui casquent.

Ce, ces ordres de mérite en question jubaillaient tellement d'avoir offert un bout de ruban à leur singe qu'ils en étaient couraillés.

Où, les camaros, vous avez donc la cirouille ou compté ?

Vous ne vous souvenez donc plus de quatre mois de grève que vous avez enduré ?

Pendant quatre mois, vous vous êtes serré le ventre, vous avez bouillé des briques à la sauce aux cailloux ; vous possés — ceux qui n'en sont pas vifs, — en resteront paraqueux toute leur vie, car la famine endurée par les tout petits, leur est plus dure qu'àux grands.

Puis au bout de quatre mois, tête basse et rage au cœur, vaincus ! il vous a fallu radiner au bagné, où le birbe qui a ramené le caillou dans la grève ne l'avait pas fatigué, il n'avait pas raté un repas !

Et aujourd'hui, qui est triste, nom de dieu, c'est vous plus euis et rampants ; vous faites des cadeaux à votre affameur et, parce qu'il vous rince le bec de quelques verres de bière et de champagne, vous êtes prêts à lui lécher les doigts de pied et à jurer que ça sent la rose.

Tracasseries de joueurs

Toulon. — Les copains se rouvrirent qu'à la fin de février dernier, le quart-d'œil est sorti de huit policiers, alla fiche au pillage le lieu de réunion du groupe.

Ça était une affaire carabinée à la sainte propriété, — mais un quart-d'œil n'est pas à ça près, quand ça tombe sur un anarche.

Le camarade Colle, gérant de l'établissement, ne s'en tint pas à sa sale histoire, quand il eut une convocation d'un juge instructeur pour lui a fichu sur le rablé une trifouillée de délits plus abraçadabrants les uns que les autres.

Le joueur a tout de même laissé le camaro en liberté provisoire. Or, comme le copain Colle n'est pas un panamiste, la liberté provisoire signifia probablement pour lui qu'il n'avait pour justifier l'acte de vandalisme du 27 février.

Ah, la sacrée elegance policière et jugeuse ! Jamais en retard pour faire des salauderies.

Il y a quinze jours, un camarade italien, Ferucci, était expulsé ; précédemment, à propos de bottles on lui avait fait subir deux persquisitions sans résultat. Ne pouvant le pourpoursuivre sur quelque chose de sérieux, on a essayé, sans succès, de l'inculper de vagabondage.

Il a fallu le remettre en liberté !

Alors, foutant de côté toute hypocrisie, la police l'a fait appeler et on lui a annoncé son expulsion, sous prétexte que sa présence en France était un danger pour la sécurité publique.

C'est un acte de force, nom de dieu !

Et, pensant-ils, les jean-foutre de la haute, que c'est avec de pareils fourbis qu'ils empêcheront la grâce anarchiste de germer ?

La police et les anarchistes sont une résultante du capital et de l'autorité, — et ils en poussera fatalement, tant que ces deux horreurs subsisteront.

Veste guesdiste

Liancourt. — Dimanche, les collets ont fait une réunion au théâtre, y avait environ 30 personnes. Après les tractuqueries habituelles pour le bureau, formé « d'amis », le futur candidat Comère-Morin tient le crachoir ; il débouque quelques habillous enroulés à l'usage de la lecture, puis chuchette aux gouvernements en fonction et en vient vite à son dada : il serine qu'il faut envoyer à l'Aquarium des ouvriers d'attaque qui feront le bien-être du peuple, — comme qui dirait son ours en pain.

Il aurait bien continué sur ce chapitre, mais relouquant des anarchos dans la salle, il se fut

à expliquer que sa société avec des ouvriers comme députés ne sera pas définitive et qu'on montera vite les élections. Les bourgeois, le gouverneur eux-mêmes, sans lui le guesdiste.

Après lui, un copain à la crachoir, et il débouque que les futurs bouffons ne seront pas unifiés, que ceux qu'on a sur le pavé et conclut à la nécessité de la grève des élections.

Voilà que le Zevare, qui faisait un beau long d'annonce, vient à la parole ; pour lui, ce n'est pas de servir toutes les forces populaires au service des dirigeants, — il tenait absolument sur ses grands diables que le bulletin de vote est un acte de la grève.

Quand il a fermé ça, le copain Favier a jeté à son tour ; le président aurait bien voulu lui copier la parole, mais devant les protestations de ceux qui n'y laissent causer.

Et l'écrante les guesdistes ! Il prouve que leurs opinions actuelles sont le contraire de leurs anciennes façons de penser. Vrayait ça, le président y voit encore lui enlever la parole mais le ton fous, le public proteste !

Favier continue, seulement le demi-quartier de guesdistes présente se font à brailler pour ce qui les excoraille ; tout ça pour empêcher que le copain leur serve les variations guesdistes. Devant le bouca, il est forcé d'y mettre un coup de sonnette.

Après dix quatre mois pour seriner la même balangoière que le quatrième Etier fera le bonheur du peuple.

Et, encore une fois, il voit un anarche qui rappelle au copain Lejeune qui démontre que tablour sur le parlementarisme c'est se fier à une planche pourrie.

Ah, tous, les collets n'ont pas de réaction poudrière, ils s'attendent à une réaction balangoière et non à trouver une ribambelle de frangins à la tête leur vivant le bec.

Si, partout, on les commis électoraux s'en vont clabauder, ils trouvent ainsi à qui parler, es caboches se décroasseraient et on parlerait davantage de révolution.

Flambeaux et Bouquins

La *Misère de la Philosophie* est un bouquin (de Karl Marx parait-il, 1847, pour décrire la *Philosophie de la Misère*, de Proudhon. Il y est en paraître une réédition (1), précédée d'une préface de Frédéric Bagels. Le grand copain de Marx écrit à Lorenz pour éreinter les boucs de travai, — atrops Guesde ! — et il déclare qu'il n'y a rien de plus naïvement enfantine et de plus insensé que cette couillonade des bons de travail.

Maux, vient de croire que Proudhon a affirmé, mais il n'est pas à la hauteur de leur bec, — sans différer et le voilà parti à tariner.

Ainsi, Proudhon ayant écrit que les économistes bourgeois, en dégoisant sur la valeur ont fait ressortir son double caractère, mais n'ont pas insisté sur la nature contradictoire, Marx vient de croire que Proudhon a affirmé que la question n'a jamais été traitée avant lui.

La-dessus, les pages et les pages s'allignent pour démontrer l'ignorance de Proudhon.

C'est de culot, de la part de Marx. Mais compte, quand il vient à parler des saïaires, Karl Marx est moins cruche que ceux qui se réclament de lui : Le minimum du saïaire, dit-il, est le centre vers lequel gravitent les prix comme vers un pôle.

Et à la fin de cette définition qui indique le minimum comme une simple tendance, au fatalisme seriné par Guesde ; pour le Mahomet grec un centime de plus que le minimum qui leur est indispensable.

Quand donc les guesdistes liront-ils les bouquins de Marx ?

Horia der Glaesende (Horia l'illustre, par Odysseus (2). Sans forme de tragédie déroulant la grande révolution des paysans de Transylvanie, en 1781, l'auteur peint le jeu sous lequel le neupio commet encore et indique les œufs à éviter dans la lutte.

On en 1878, dans une prison allemande, ce petit livre vint à son auteur, qui tenta de le publier, un nouvel emprisonnement. Irédiction

(1) Chez Giard et Brière, 16, rue Soufflot, le volume à fr. 50.

(2) Les camarades allemands peuvent se procurer ce livre chez les libraires de Weber, éditeurs (Lancien, Paris), ou même aux bureaux du Père Peinard, (Paris, 14, r. 14).

actuelle, publiée ou vue des événements qui se déroulent maintenant en Orient, est précédée d'un préface dont voici un passage depuis la grande révolution française, et vous êtes enchaînés comme auparavant; mieux, la tyrannie s'est accrue. Vous voyez l'histoire; les gouvernements de l'Europe ont complété un crime horrible contre les peuples, ils se préparent à déclencher le plus effroyable des guerres, afin de évincer dans le sang leur affreux tyranide. Il faut que la classe ouvrière se soulève contre ce complot infâme, sinon elle périra le moment même qu'elle ne se présente guère que sous la coupe d'un siècle et ses aspirations seront étouffées pour longtemps.

« C'est la diplomatie russe qui s'est servie du gouvernement turc pour massacrer les Arméniens. Elle l'a fait pour prévenir l'Angleterre qui tramait un soulèvement général des chrétiens en Turquie afin de reconquérir sa prépondérance en Orient.

« Le sang versé là a été par la volonté des gouvernements chrétiens qui ont fait tuer des chrétiens pour servir leurs buts infâmes. Ces Français ont été calculés pour mener la guerre universelle, dont le but sera d'étouffer tout sentiment de liberté et de mouvement social en Europe.

« Ouvriers, avant que le siècle finisse, un grand acte de l'histoire aura commencé. C'est à vous de donner l'orientation aux événements. Quand le trouble de la guerre se manifeste, quand on demandera votre sang au nom de la patrie, ne vous abandonnez pas au délire qui entraine la masse inculte. Restez calmes et tranquilles et faites-vous de tout grand bénéfice. Méfiez-vous de ceux qui vous excitent contre les Français et les Russes!

« Nul ne sait le jour où cela sera la grande tempête. Ne la craignez pas, et on vante!... »

« Au pays du diable ! Ici l'ouest, j'avais deviné juste en disant que si Léon Tixiil a plié les oreilles, comme il avait prévu, comment il pleure et ne marche plus et qu'on se retourne; du veston à propos de la semaine dernière n'était que le signe d'un nouveau malheur.

« En fait, Léon Tixiil va publier dans le Journal l'histoire de ses douze ans de fumerie.

AUX CAMARADES

L'Internationale donnera un réunion privée, le mardi 4 mai à 8 heures très précises du soir salle Belpolain 21, rue Sainte-Cécile.

Tous les militants du Groupe sont spécialement convoqués. Les camarades des Groupes Libertaire et Internationalistes qui voudraient assister sont priés de s'adresser aux bureaux du Libérateur ou aux camarades Girault ou Frost.

Certes, il importe de réunir les comités camarades qui ont affronté fait le demandé seront strictement exigés.

Extrême rigueur pour gravité de faits internationalistes.

Les copains qui voudraient entrer en relation avec Philippe, pour organiser des conférences dans l'arrondissement de Nord pourront lui écrire: Philippe, rue Barthélémy Descaussail, 103, Lille.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 9, rue d'Orchamps.

Samedi soir, 4 mai, réunion privée des camarades du groupe pour entendre sur divers questions.

La discussion contradictoire sur les syndicats par Girault et Girault (il devait avoir lieu samedi, est reporté au samedi 8 mai).

Jeudi 22 avril à 8 h. 1/2, conférence par Maréchal.

Présenter sa lettre d'invitation à Pénard. Pénard sera invité, Contré, adresse: aux bureaux du Père Peinard; chez Lillo, rue Burg; chez Brunet, 8, rue de Panama.

Groupes des Etudes économiques et sociales, 84, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, le jeudi Pénard.

Le 1er mai, salle du Commerce, 91, Faubourg du Temple, 90 heures du matin à midi. Conférence sociale et contradictoire par Francis Prost, Ernest Belpolain.

Jeudi 17 avril la banqueroute sociale, la misère, les conséquences.

Sont spécialement invités, tous les sans-travail, les vagabonds, les prostituées et les politiciens. Prix d'entrée: 0 fr. 15 pour les dames.

Les bibliothèques intellectuelles pendant la Révolution. — A ceux qui préoccupent les problèmes

sociaux et qui admettent la possibilité, l'imminence d'une révolution, je pose la question suivante: « Vous êtes vous demandé ce que deviennent les bibliothèques, les associations, les écoles, etc., au moment de cette révolution? »

Je pense que le sujet est assez grave pour que nous nous réunissions et acceptent de nous réunir le dimanche d'une conférence dont les journaux libertaires publieront la convocation dans le numéro prochain. — E. MORAUX.

Samedi 29 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, faub. du Temple, 91, grand meeting des Libertaires de Paris.

Orateur du jour L'Universitaire de la Semaine hebdomadaire, 1927, les crimes de la bourgeoisie 1919-20; l'affaire Gisler-Lorion ou les crimes du collectivisme; la question d'orient devant l'Humanité.

Orateurs: Charles Malato, Albert Lefébvre, Girault, Buteau, Tortelier, Prost, Raulincau. Entrée: 30 centimes.

Les Libertaires des XIX et XX arrondissements se réunissent tous les jeudis et samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 18, rue Julien-Lacroix, salle du Petit-Restaurant.

Mardi 4 mai, se réunit la Fraternité Justice, groupe d'Amiens, à 9 h., au café de la Renaissance, 60, rue Blanche.

Quatre-Chemin. — Les Libertaires des Quatre-Chemin se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Laffont, 63, route de Piandre.

Krenin-Breire. — La Jeunesse Anarchiste invite les camarades à ses réunions champtaines qui ont lieu tous les dimanches au lieu dit Villedieu, à 8 h. 1/2 chez le bistrot, 139, route de Pentemichieu.

Evolution-Prolet. — Les Libertaires et les Socialistes indépendants, veulent combattre le clericalisme, tout appel à toutes les écoles socialistes pour combattre les religions.

Les camarades se réunissent tous les lundis, à 8 h. 1/2, rue Valentin. On y trouve les journaux et les brochures libertaires.

Les copains qui disposent de brochures anti-cléricales sont priés de les apporter aux réunions du lieu.

Saint-Denis. — La Jeunesse matérialiste se réunit tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Renaud, 55, rue de la République.

Cantonniers par des copains. Le samedi 19 mai à 8 h. 1/2, conférence. Les lecteurs du Père Peinard et la jeunesse socialiste sont invités.

Adhérents. — Samedi 19 mai, salle Laffont, réunion des camarades libertaires. Chaque jour le 19 mai par un camarade, samedi des camarades libertaires.

Les camarades de la Jeunesse S. Internationale sont invités.

Pontoise. — Les Libertaires sont priés de se réunir le samedi 21 Avril, à 8 h. 1/2, chez Aubouss, 28, place Notre-Dame. On discutera: Socialisme et Anarchie. Les socialistes et contrôloteurs sont invités.

Tarare. — Les Libertaires et leurs amis se réuniront le samedi 19 mai à 8 h. du soir, rue de Concert par des camarades du passage.

Sujet: Les socialistes civilistes, les gaspillages. Le dimanche, bande en campagne.

Bordeaux. — Un mot aux anarchistes de cette ville. Les camarades de Bordeaux qui ont été à la réunion sera faite sont priés d'aller prendre chez le copain ou les affiches sont déposés le nombre de camarades annonçant chaque réunion de quartier.

Pour éviter tout malentendu ou toute gêne, les camarades de Bordeaux savent que tous les militants se réunissent, le samedi soir et le dimanche au tantôt, au groupe, 65, rue Leydier.

Amiens. — Les Libertaires d'Amiens se réunissent tous les dimanches, à 6 heures du soir, au Cent de Pénard, faubourg de la Gare, châtis, potes, etc.

Les journaux libertaires sont lrisés en ville les samedis, dimanche et lundi.

On les trouve aussi chez les camarades, rue du Lycée, rue de la Tatrière, chaussée St-Louis, place Cambette et chez les anarchistes. Un copain les porte également; s'adresser à Froiture, 24, rue des Bouchers.

Limoges. — Le groupe d'études sociales, la Jeunesse libertaire, se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, faubourg de Paris, 101.

Les camarades, ex-ecario, chantis, potes, etc. Les camarades, ex-ecario, chantis, potes, etc.

montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes. — Samedi 19 mai, à 8 h. 1/2, à l'Estimade de la Liberté, 21 rue de la Victoire, conférence-paléontologique et contradictoire sur la question sociale.

Nouzon. — Les Libertaires de Nouzon se réunissent tous les premiers et derniers dimanches de chaque mois chez Eugène Roger, 76, rue de l'Horloge de Ville, 7 à 8 heures du soir.

Faurechambault. — Les copains se réunissent tous les dimanches au local convenu, demander l'adresse au vendeur. Le copain Osmont, vendeur du Petit Parisien, porte à domicile les journaux libertaires; les lui demander.

Nimes. — Les Libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café David.

La Havre. — L'Avant-Garde Harnais invite les camarades et adversaires de l'Idole, à venir discuter sur la question Sociale, politique, philosophie, etc.

Le Groupe se réunit tous les jeudis à 8 h. 1/2 du soir, au café des Trois Billards, au coin des rues Dûne d'Alençon et de la Prairie.

Petite Poste

M. Tour du Pin. — H. Brest. — M. Monagnon. — D. Montlaur. — B. et C. Genève. — R. Laroche. — S. Rodolphe. — E. Cetto. — B. Cavagnon. — G. L. Font-Réve. — H. Les Mous. — T. Lardrey. — D. Lvoiv. — G. Radin. — H. Limoges. — B. Dijon. — P. Brudelle. — M. B. — M. Rimling. — M. Brabant. — G. Champlain. — P. St-Quentin. — V. Reims. — O. Havro. — Fressonville. — B. Angers. — D. R. Réunir. — reg. régimentaires. Merce.

Le copain Leprieux, 60, rue Croix-St-Marcel, Reims, demandé à Philippe son adresse.

V. Nimes. — C'est un erreur regrettable. Tu recevras désormais le Chiffre d'annonces.

F. Toutou. — Non, Bribit n'a pas paru un livraison: cette publication est multicolore-émaillé, resté à l'état de projet.

Pour préciser le tirage du Père Peinard: Colléto entre les numéros de Minerva: 10000. Un copain de Livron, 91, 20 cent.

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH DU PERE PEINARD POUR 1937 (AN 105)

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PERE PEINARD, 16, rue Laponville (Montmartre, Paris).

EN VENTE AUX BUREAUX DU PERE PEINARD

Table listing various publications and their prices, including 'Variations Quotidiennes', 'L'Almanach', 'Le Copain', etc.

Ces copains qui, pour écorcher les murs de leur taudis, ont écrit des affiches, peuvent se procurer un format colombier de Max Luce, 111 bis, rue de la Chapelle, 111 bis, par colis postal 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre de exemplaires.

LE PERE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. Il réclame.

Le gérant: U. FAVERI.

Imprimerie D. FAVERI, 10, r. Lafayette, Paris



Le Baptême du fusil Lebel